

Saïd Mohamed

Souffles

Préface
James Sacré

Couverture
Anto

éditions Les Carnets du Dessert de Lune

Le malaise est indéfinissable, car jamais nous n'aurions dû aimer le beau. La laideur est rationnelle.

Ces poèmes n'en parlent pas, ni du savant.

Reflets de joies incertaines, ils ne feignent ni le lieu ni le moment.

Taillant les liens, comme une étrave, ces lignes ouvrent les veines aux jours et laissent une traîne de notes dans les carnets.

Noire est le commerce des mots, de cette langue qui perçoit l'affrontement entre rêve et réalité des mondes qui s'embrasent à leur point de rencontre.

Blanc est le ciel qui se lève sur les collines aux estompes d'ombres chinoises.

Blancs le ciel avant la pluie, le linge des morts.

Penché sur lui-même notre visage demande, qui lui succédera.

Les enchanteurs pourrissent au fond des tranchées.

Lambeaux de gloire, traces d'épreuves pour croire
sans attendre de preuves, de fausses prouesses.
Tout semble terriblement si loin, si près.
Le ciel d'août survit à l'anéantissement comme à un
désir irrespirable.

Au temps : le meilleur, avec si peu de différence
entre les mots et les tourments.

La tache est rude pour témoigner.
Endormies dans la brume les images s'enlacent.
Un ralenti sur des doigts dévorés de lèpre.

Les gyrophares font une mise en scène au théâtre
de la rue et leurs cortèges glissent sur l'asphalte, ces sirènes
poursuivent des chiens d'acier.

Beautés froides sur papier glacé.

Liés sous la cendre nous allons vers l'été
Revenus de l'amour cette guerre sans nom
Livrée à tous les instants.
Hier ressemble à l'hiver.

Au cœur de la ville des notes saugrenues
D'un orgue de barbarie tressautent sur le pavé.

Le soleil pose son bras sur nos épaules
Après ces semaines de réclusion
Où on devinait derrière les volets
La silhouette des jours.

Décrivant la course d'un météore
Cette cigarette acte de partage
L'instant d'avant jetait son silence
En même temps qu'elle grésillait.

Rien ne ressemble à ces visions
Qui apparaissent d'une brûlante lucidité.
La corde tendue, la ligne droite de l'absolu
Donnent silence et appréhension du vide.

La pointe de l'aube chasse l'ombre
Du brouillon pour la splendeur de la vie
Parvenus lentement à l'épanouissement.

Dans une chute de ciel la terre croule sous nous.
Rien ne manque autant que cet instant,
Quand on atteint l'autre versant de la crête.

Frappant aux portes nous demandions l'aumône
D'une parole qui permette de marcher.
Ces moments sont autant d'îles séparées
Par une infranchissable distance
Dans cette mer qui nous entoure.

Ils illuminent les jours laborieux
Qui gardent la quête en haleine.
On pourra faire semblant d'ignorer ces messages
Parvenus transformés à force
D'être mal transmis. Rien ne remplacera ces rencontres.

Imposer les mains sur l'histoire
Pour en soigner les plaies
Et ne pas accorder de crédit à la confusion.

On pourra chanter les pays
Rivages où poser ses bagages
Il n'en est que dans la magie des mots

Saisir le fil et glisser ses mains
Dans le soleil des pages qui
Sous les ongles laissent les traces d'un sang noir.

Montrer ses terres être de quelque part.
Dans les livres s'ouvre un territoire nouveau
Qui guérit le mal de nous.

Le seuil des portes trouve la désolation
Cette morsure du monde, les lampions,
Les comiques la face emplie de tartes.
Comment ne pas entendre ces aboiements ?

Je ne crois pas au ciel qui se pavane
Je voudrais la signature des mirages
Les vins tirés du sol. Au fond du marc
J'ai encore pensé aux signes nouveaux.

Je compte le temps comme un ami vrai
Il est le seul à ne pas faire semblant.

Dictée par la nécessité, dans la beauté ou la laideur
Quand se pose la question de la durée
S'y découvre le bonheur de l'inutile.

Le parfum du néant répond en écho
Et tout donne cette impression de rétrécir.
Fasciné par les mailles du filet
On finit par croire qu'on ne pourra
Échapper à la raison qui vient à nous.

Dans les rues chaudes, les quartiers malsains,
La lie, l'odeur de frites et de graisse,
L'égarement et l'agitation, je me laisse bercer
Par cette dérision, ce lieu des insomnies.

Bal nerveux des mouches en concurrence sur une tache.
Dans la pourriture, enfant déjà j'allais
Sur les dépotoirs, chercher ma nourriture.

Vivre en emplissant ses poches de souvenirs
Qui en autant d'insignes affichés
Sur la poitrine décoient le passé de médailles.

Et donner à boire aux mémoires trahies.

Quand ma douce revenait fatiguée
D'une de ces nuits où la mort
A rodé en première ligne.
Gardienne du silence des malades recueillant
Leur dernier souffle, on ne la voyait pas
Dans la fenêtre du monde.

Un bloc d'amertume et un sourire bienveillant
Pour ceux qui restent.
D'eux on ne saura que ce que disent les regards
Qui cherchent le point de chute du non-retour.

Apprendre à se tenir droit dans ces heurts
Errer en quête de terres promises rien d'étonnant
À ce que cela ne reste qu'illusion.

Après la légèreté quand le rire
Ne donne plus le change, apparaissent
Ces blessures que ne recouvre aucun artifice.
Douce fièvre qui nous tient éveillés
Et garde l'urgence intacte.

De ces combats, il reste tant de richesses.
Dans l'ornière des phrases
Les mots de la chronologie du feu
Une langue de mémoire ancienne

Où les enchanteurs pourrissent au fond des tranchées.
Lambeaux de gloire, traces d'épreuves,
Soleils, aurores boréales paraissent mornes.
Alors croire sans attendre de preuves
La charge des instants
Qui n'étanche pas la soif du monde.

Traiter doucement les mots.
Ils emprisonnent plus qu'ils ne libèrent.
Ces mots ne sont pas des idées, juste
Des sons, des bouts de
Cornes qui poussent sur le dos des nuages.

Construit de malentendus, de préjugés
Ce mur enferme plus que prison.
On aligne les phrases
Ou on affiche complet au spectacle par défi
Et dans la salle vide on y joue en grand seigneur.

Pas croire qu'on se moque du public
On agit ainsi simplement par manque de savoir-vivre.

Figés dans nos masques d'effraies
Tout nous éteint. Les nouvelles
Qui nous parviennent du front de la vie
Sont si laides que les écouter
Ne donne plus envie de vivre.
Alors crier ou regarder ses mains.
Impossible à décrire ce bruit.
L'espoir se greffe sur les cicatrices
Pour donner le change, marché tronqué.

Tirillés par le destin fou
Sanglés dans un costume de paillettes
Oiseaux pris dans les filets.

Acrobates du bonheur suspendus
Entre le sol et un clocher céleste.
Émotions pures des corps enlacés.

Les funambules en équilibre
Sur le bord du trottoir
Se dérobent aux heures de la nuit.

Des paysans ébahis de couleurs
Applaudissent à la grâce
D'un cirque sur la place d'un village.

Il s'est fourvoyé dans des impasses
Où les récifs affleurent et déchirent
La robe de l'eau en dentelle d'écume.

Il est repassé sur ses traces
Trop nombreuses qui se recourent
Et à l'infini se perdent sur le sable.

Il aurait tant voulu s'envoler
Cela paraissait improbable.
S'est dérobée la cascade de l'insouciance.

La gaieté facile des amuseurs s'accommode
Des façades ruisselantes de lézardes.
Il n'existe pas de mode d'emploi à la vie.

Souvent près l'un de l'autre
Sans se reconnaître nous avons eu froid.
Nous sommes si peu.

Un nuage se déchire et découvre le ciel
Au-delà des années arrive le moment
De dire : nous avons vécu.

La porte ouverte n'attend pas de visite
Et nous parlons de demain par simple formalité.

Une traîne de nuages passe voile tendu
Depuis les différents points du ciel.
Comment nommer l'insuffisance ?

Gager au mont-de-piété les espoirs
Et entrer en dissidence des carcans
Cette vie ne nous apprendra pas à vivre.

L'hiver nous laisse sans voix
Cultivant des moissons sur des terres ingrates
Il faut découvrir des noms pour chaque semence.

Vivant dans le miroir des lieux-dits
Nous marchons vers le désert de nous-même
Aveugles aux feux brûlants dans la nuit.

Le Métal forgé nous étreint.
Les perles de la mémoire nient le désespoir
Arceau de l'instant qui soutient
La voûte du temps où nous ployons.
Que nous reste-t-il à conquérir ?
La vie s'est vidée effrayante.
L'homme s'est tu et a haussé les épaules.

Il n'avait pas la parole
Pour apprendre à désapprendre.

Vous vouliez donner l'exemple
Et aviez appelé votre pays liberté
Partout résonnait la victoire.
Mais l'histoire s'est éteinte.

Vos fils ont maudit leur nom et leur patrie
Des mausolées enveloppent d'un linceul vos visages.
À la tourbe, des murs ont été mélangés
Le sang et l'âme des perdants.

Trop jeune, je ne savais pas encore
Les guenilles des mots les tendresses en retard.
J'ai choyé l'aurore au détriment de la réalité.
Il m'a fallu me glisser entre les plaies et la guérison.

Que faire qui soit une force pour l'avenir ?
Une ligne parallèle au service du monde.
Petit fauve de papier décide-toi
À me lire les lignes au creux de la main.

(À Pavel Loungine pour « Taxi-blues »)

Je me jetterai dans ces regards pudiques
Ces instants éternels de joies anodines
Laminant le désespoir.

Ne rien attendre des mensonges réguliers
Des forfaitures avides de marécages
Se réinventer, se défaire de faux-semblants

Ne pas parier sur les chants funèbres
Des pleureuses qui n'ont de compassion
Que le plaisir de se voir en larmes.

Avec la transparence la vie est moins lourde.
Calmer le jeu n'annihile pas la démesure.
Cette liaison furieuse avec le centre
De la terre nous attire.

La maison du pendu impose sa présence
À l'enfant que je n'ai pas été.
Je ne maudis personne.

Je n'aurai de cesse de revoir ces visages
De bonheur irradié ne serait-ce qu'un instant.
Ils nous portent. Est-ce suffisant de ne pas vouloir
Se laisser happer par la machine
Qui roule sa cadence imprime sa loi ?

Avons-nous perdu notre vie pour d'honorables raisons ?
Plongé au cœur de la barbarie
J'évoque le temps disséqué sans aller-retour.
Au clou j'ai pendu mon habit de fortune.

Un matin d'été avare de grandiloquence
Glisse accroché à un cargo.
Je sers contre moi les amitiés orgueilleuses.
J'aime savoir la délicatesse et sentir la lourdeur
L'amour est à ce prix-là aussi.

Le cortège des défroques glisse sur l'asphalte
Toutes sirènes affolées. Insolence des couronnements.
La dérision des illusions est poignante et grotesque
Triste aussi un petit peu.
Il faudra perdre encore et encore miser
Se briser en vains ressacs se ramasser
Reprendre son souffle.

Le monde et son reflet cathodique
Pénètre par les portes ouvertes
Prenant place au banc-titre des racontars.
Le spectacle concilie lutteurs en peau de tigre
Tambours et majorettes

La fleur à la boutonnière. Sans fin
Paroles qui semblent des encouragements.
Nous prions pour l'aube en riant.
C'est notre vie qui s'enterre
Sous ces tonnes de silence
Ces déferlantes sur les carreaux des bars.